

guste elle-même valait-elle celle d'Antonin? Et depuis cent soixante-trois ans écoulés, Rome ne pouvait-elle pas, sans honte, regarder en arrière?

La fête d'Auguste avait eu lieu sept ans seulement après la bataille d'Actium, entre la république à peine éteinte et la monarchie à peine née; entre le regret des uns, l'inquiétude des autres, l'épuisement de tous,

Et la triste Italie encor toute fumante
Des feux que ralluma sa liberté mourante.

La fête d'Antonin, au contraire, se célébrait au milieu d'une paix plus profonde, en face d'un empire plus vaste, plus un, plus paisible, plus respecté que jamais. La domination romaine dans toutes les provinces, la Dacie exceptée, datait d'un siècle au moins; les peuples n'étaient pas seulement subjugués, mais associés. Les soulèvements inspirés par l'esprit d'indépendance nationale avaient été rares, devenaient plus rares chaque jour. Cette aggrégation de peuples, ne s'identifiant pas sans doute, mais se rapprochant, arrivait à n'être qu'une seule nation sous un seul maître. Cette nation avait pour la garder au dehors, une force militaire dont le prestige n'était pas éteint; pour la maintenir une et réglée au dedans, une ligne politique pleinement expérimentée, facile par conséquent pour tout homme doué de sens et d'honnêteté. Les deux règnes de Trajan et d'Hadrien avaient complété ce résultat: le premier, par le réveil de l'esprit militaire, le second, par la sage pratique d'une paix armée, tous deux par la modération de leur gouvernement intérieur, avaient commencé à faire produire à cette puissance colossale de Rome ce qu'elle pouvait produire de bien après le douloureux labeur de la con-

quête achevée par Trajan; après cette préparation plus douloureuse encore parce qu'elle était humiliante pour les âmes, qu'avait fait subir au monde pendant un siècle la tyrannie des premiers Césars; la puissance romaine portait ses fruits. Le torrent de la tyrannie passé, le monde relevait la tête comme après le déluge. Le genre humain, après un si long travail, pouvait se croire en pleine moisson et prêt à recueillir les épis arrosés par les larmes, les sueurs et le sang de ses aïeux. Cette génération qui depuis cinquante et un ans n'avait pas vu de tyran, qui depuis trente-six ans n'avait pas vu de grande guerre, ne pouvait-elle pas se croire plus heureuse, plus pure, plus libre même que la génération contemporaine d'Auguste, née pendant les guerres civiles et morte sous Tibère?

Le monde se réjouissait donc. Les monnaies des villes, les inscriptions des provinces rendent hommage à Antonin, « conquérant » pacifique « du monde¹, » à « celui qui a accru le bien-être et le nombre des citoyens, au bienfaiteur et au conservateur de la cité, à l'excellent prince. » Des médailles rappellent « la munificence impériale, la félicité des temps, la piété du prince, la concorde de sa famille. » Pour la première fois, dans la quatorzième année d'Antonin (151) apparaît sur les monnaies romaines cette inscription: *La Joie*, avec des figures de femmes qui ramassent des épis, qui cueillent des fruits ou qui portent des enfants dans leurs bras. Ces riantes images qui se substi-

¹ SVEVICATORI ORBIS TERRARVM (Orelli, 858)... AMPLIATORI CIVIVM... BENEFICO ET SERVATORI... OPTIMO PRINCIPI... LIBERALITAS... MVNIFICENTIA AVG... FELICITAS TEMPORVM... CONCORDIA... LAETITIA. (Monnaies des années 149, 151.) — FORTVNA OBSERVENS. (Monnaie de 158.) C'est sous Antonin que l'on rencontre pour la première fois la mention sur les monnaies des vœux qui se faisaient pour les empereurs après dix ans de règne — VOTA SVSCEPTA X; en 148 et 159.

tuent aux images guerrières témoignent de la prospérité des peuples et de la politique adoucie des gouvernants. C'est, on peut le dire, la période heureuse de la puissance romaine.

Car, d'un autre côté, cent ans plus tard¹, quand la fête séculaire de Rome fut célébrée pour la dernière fois², tout se trouva bien changé. L'empire suivait alors sa marche vers une rapide décadence; les institutions politiques, la vie militaire avaient dégénéré; la sécurité au dehors, l'unité au dedans commençaient à défaillir. L'empire était à peine romain; la pourpre était sur les épaules d'un Arabe. Et cette fête triomphale, pour ce qui restait de cœurs romains éclairés par les sinistres annonces de l'avenir, dut ressembler à une fête funèbre.

Entre ces deux solennités séculaires, l'une qui, sous Auguste, inaugura le début de l'empire, l'autre qui, sous Philippe, en précéda le déclin; celle d'Antonin se place donc, aussi glorieuse que la première, plus heureuse que toutes deux. Elle marqua l'époque la plus civilisée, la plus pacifique, la plus reposée du monde romain; elle signala une des haltes les plus complètes que le genre humain ait faites dans sa marche; et le vœu qu'au milieu des jeux séculaires d'Auguste, Horace avait exprimé, n'avait plus

¹ Il y eut des jeux séculaires sous Sévère en 205 (par suite sans doute des divergences de calculs que j'ai signalées). Zozime II, Hérodiens III. Censorinus, *de Die natali*. 17. *Fasti consulares*. Médailles de Septime Sévère. (C'est à l'occasion de ces jeux que Tertullien écrivit son traité *de Spectaculis*.)

² Ce fut le millième anniversaire de Rome que célébra Philippe. Cette fête n'eut pas lieu depuis. Et quoniam nomen admonuit, nostra quoque ætate, post mille centesimus, consule Philippo (an 548, sous l'empereur Constance) excessit; nullis uti solet solemnitatibus frequentatus: adeo in dies cura minima Romanæ urbis, dit Aurelius Victor, *de Cæsarib.*, 29.

besoin d'être répété; car il pouvait passer pour accompli: « Divin soleil! puisses-tu ne jamais voir rien de plus grand que Rome! »

Cette paix et ce bien, au moins extérieur, durèrent tant que dura la vie d'Antonin le Pieux. Sous son règne il semble que tout ait respiré la mansuétude et le calme. A l'aspect de ce beau vieillard, d'une taille haute et encore droite¹, d'une figure noble et sereine, et dont la voix était toujours agréable et sonore, il semblait que tous, barbares, conspirateurs, ennemis du dehors et du dedans s'entendissent pour ne pas troubler l'empire tant qu'il vivrait. Sa fin semble avoir été paisible comme sa vie. Il avait soixante-seize ans, et sa santé était encore entière sans être robuste. Un peu de fromage des Alpes qu'il mangea trop avidement amena chez lui des vomissements et de la fièvre. Au bout de trois jours il se sentit en danger; fit venir Marc Aurèle, son gendre et son fils adoptif; en présence de ses deux préfets du prétoire, il lui recommanda sa fille, pour laquelle Marc Aurèle n'eut, au reste, que trop de sollicitude, et la chose publique, pour laquelle il ne pouvait trop en avoir. Afin d'assurer l'hérédité toujours incertaine de l'empire, Antonin fit porter dans la chambre de Marc Aurèle une petite statue d'or de la Fortune, que les princes gardaient d'ordinaire auprès d'eux: cette image de l'aveugle destinée était le principal emblème de la puissance des Césars. Bientôt il ne lui resta plus de la souveraineté que les rêveries de sa fièvre, pendant laquelle il parlait des affaires publiques et s'irritait contre l'indocilité des

¹ Il maintenait sa taille droite au moyen de planchettes de tilleul assujetties par des bandages. Aurel. Victor, *Ep.*; Capitolin, *in fine*.

rois ses vassaux. Au dernier moment, un tribun vint encore lui demander le mot d'ordre. Il dit : *Égalité d'âme* (*æquanimitas*); et, fidèle à ce mot, il se tourna comme pour dormir et mourut dans cette villa de Lorium où ses ancêtres avaient vécu, où il était né, où s'était passée une bonne partie de son règne.

Il laissait son patrimoine à sa fille, des legs nombreux à ses amis. Il mourut vieux, dit un historien, mais regretté comme un jeune homme. Le sénat combla d'honneurs cette chère mémoire, lui vota la divinité, un flamme, des jeux en son honneur, un temple, un collège de prêtres, tous les privilèges imaginables. Remontant aux souvenirs mythologiques, Rome le compara à Numa, le monarque heureux, l'homme de la religion et de la paix, comme elle comparait Trajan à Romulus, l'homme de la guerre¹.

La mémoire d'Antonin est longtemps restée populaire. Elle a même rencontré un genre de popularité auquel, certes, il ne s'était pas attendu. Quoiqu'il ait eu, lui aussi, à combattre une révolte des Juifs, il est resté en faveur auprès des Juifs. Peut-être moins de rigueur dans la victoire que n'en eurent Trajan, Hadrien et Marc Aurèle, peut-être un rescrit que nous avons cité et qui permet la circoncision, lui ont-ils mérité cette faveur. Toujours est-il que les rabbins parlent de lui comme d'un prosélyte caché, qui se serait lui-même circoncis pour pouvoir manger l'agneau pascal; qui visitait les rabbins en secret, faisant garder la porte par deux sentinelles, et au retour tuant ces deux soldats afin de ne pas être trahi par eux, en telle sorte que chacune de ces pieuses visites coûtait la

¹ Capitolin, *in fine*.

vie à deux hommes. Laissons aux rabbins du moyen âge ces singulières rêveries, et les entretiens d'Antonin le Pieux avec le rabbin Judas le saint, qui naquit quarante ans après lui et qui cependant aurait été changé avec lui en nourrice.

Le nom d'Antonin garda dans l'empire de Rome une popularité plus sérieuse. Les empereurs qui le suivirent pendant près d'un siècle ajoutèrent à l'envi son nom au leur. Marc Aurèle et Commode portèrent ce nom comme celui de leur famille. Après eux, des monarques d'un jour, promu au pouvoir par le caprice militaire, crurent s'affermir et se légitimer en prenant avec la pourpre le nom d'Antonin. Septime Sévère le donna à ses deux fils, estimant « qu'aucun nom ne saurait être plus heureux que celui qui avait successivement passé par quatre princes, » dont Antonin le Pieux et Marc Aurèle¹. Puis Macrin, devenu César par la mort de ces deux nouveaux Antonins, n'en donna pas moins à son fils Diadumenus ce nom trop populaire dans l'armée pour que la famille régnante ne tint pas à le porter : « Je sais, dit-il aux soldats, que vous voulez garder au milieu de vous le nom d'Antonin². » Le parricide Bassianus avait été aimé des peuples parce qu'il s'appelait Antonin³. Elagabal devint

¹ Quod nemo videretur felicior ad commodandum nomen eo principe cujus proprium nomen jam per quatuor principes cucurrisset. Spartianus in *Geta*.

² Lampride in *Diadumen*. in princ., et la lettre de Macrin à sa femme à ce sujet. Tantum desiderium hujus nominis fuisse, ut nisi populus et milites Antonini nomen audirent imperium non putarent. Capitol. in *Macrino*.

Et fuit tam amabile in temporibus illis nomen Antoninorum ut qui eo nomine non niteretur, mereri non videretur imperium. Lamprid., in *Diadumen*.

³ Id. in *Heliogab.*, in princ.

empereur parce qu'ils s'appelaient Marcus Aurelius Antoninus¹. Alexandre Sévère, seul digne de porter ce nom, seul, malgré les instances du sénat, ne voulut pas le prendre, par la crainte de n'en être pas assez digne². Septime Sévère eût même voulu que le nom d'Antonin comme celui d'Auguste devint une désignation officielle de la puissance impériale³. Ces deux noms en effet rappelaient la même politique, fondée par le fils adoptif de César, amenée par le fils adoptif d'Hadrien à son plein développement.

Mais, puisque nous avons maintenant conduit la puissance et la civilisation de la Rome impériale à son point le plus haut, n'est-il pas temps de montrer à côté d'elle une puissance et une civilisation qui ne fait que de naître, mais dont le progrès est à la fois et plus rapide, et plus durable, et plus fécond? Puisque, dans cette étude sur l'apogée de la grandeur romaine, nous avons eu la consolation d'y trouver autre chose que de la force, de la grandeur et de la prospérité matérielle, que nous y avons vu poindre des

¹ In M. Aurelium Antoninum caritate nominis inclinavit exercitus. (Lamprid., in *Diadum.* in fine). Ita nomen Antoninorum inoleverat, ut velli ex animis hominum non posset, quod omnium pectora velut Augusti nomen obsederat. Spartian., in *Caracalla*.

² Voy. les acclamations du sénat et la réponse d'Alexandre. Lamprid., in *Alexandro*.

³ Spartianus in *Geta*. Sévère était reconnaissant envers Antonin, qui avait favorisé sa carrière. et, de plus, il disait avoir été avec Marc Aurèle comme avec un frère.

Capitolin compte huit empereurs qui ont porté le nom d'Antonin, c'est-à-dire, en dehors de la famille d'Antonin le Pieux : Caracalla, Géta, Diadumenus et Elagabal. Une prophétesse, à Carthage, avait prédit ce règne de huit empereurs. In *Macrino*.

Lampride (in *Diadum.*) explique pourquoi ce nom fut donné à chacun de ces princes. Il ajoute que plusieurs donnaient ce nom par courtoisie à Sévère. à Pertinax, à Didius Julianus, aux deux Gordiens.

lueurs de vérité, d'équité, d'humanité, d'honnêteté, n'est-il pas temps de considérer ces principes salutaires là où était leur source et leur plénitude? Ayant mis en regard l'empire romain à son point culminant et l'Église chrétienne dans sa jeunesse déjà puissante, nous pourrons juger par quels côtés ils se touchaient, ce qu'était leur action mutuelle et ce qu'elle aurait pu devenir.